

Svetlana Gorshenina

Asie centrale

*L'invention des frontières
et l'héritage russo-soviétique*



CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur



Avant-postes de la civilisation russe, remparts du communisme, portes des confins, symboles des récentes indépendances du Turkménistan, de l'Ouzbékistan, du Kazakhstan, du Kirghizstan et du Tadjikistan, marches ouvrant vers la Chine, le Tibet, l'Inde, l'Iran, la Russie, sources de tensions mais aussi d'échanges et de rencontres entre civilisations...

Longtemps mouvantes, souvent discutées, les frontières de l'Asie centrale invitent à réfléchir à la cohabitation entre nations et régions, mais aussi à l'articulation originale entre mondialisation et dérégionalisation.

En signant le premier ouvrage exhaustif consacré à cette question, Svetlana Gorshenina montre que les « faiseurs de frontières » n'ont jamais réduit les limites étatiques à de simples lignes juridiques. Théories politiques, philosophiques et sociétales à l'appui, ils ont produit une multitude d'arguments allant du concept des « frontières naturelles » et de la « centralité » à la croyance en une « mission civilisatrice », sans oublier les considérations militaires, économiques, historiques, ethniques et linguistiques. Qu'elles soient expansives, offensives ou défensives, administratives ou internationales, les frontières furent toujours traitées au cas par cas en fonction des contextes idéologiques. Une grande étude sur une région au cœur des grands bouleversements géopolitiques actuels.

Historienne, Svetlana Gorshenina a notamment publié *Les archéologues en Asie centrale : de Kaboul à Samarcande* (2001, avec Claude Rapin), *Explorateurs en Asie centrale : voyageurs et aventuriers de Marco Polo à Ella Maillart* (2003) et édité *Le Turkestan russe : une colonie comme les autres ?* (2009, avec Sergej Abashin).

Asie centrale

L'invention des frontières
et l'héritage russo-soviétique

Svetlana Gorshenina

Asie centrale

L'invention des frontières
et l'héritage russo-soviétique

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Collection « Espaces et milieux »
dirigée par Bernard Debarbieux

Pour Alexandra

Sommaire

Notes techniques.....	7
Abréviations.....	11
Marlène LARUELLE. Préface.....	15
Introduction. Les frontières de l'Asie centrale des XIX ^e -XXI ^e siècles : entre le « naturel » et le « construit ».....	19
Prélude. Les frontières en héritage.....	25

Première partie

Chapitre premier. <i>Les projets russes de progression vers l'Asie : fantasmes, stratégies et justifications</i>	37
Le « grand bond » vers l'Asie : chronologie des étapes de la construction des colonies russes au sud-est.....	37
Le flou des frontières en Asie centrale : fait réel ou inventé?.....	45
Les « frontières nettes » à l'« européenne » et le flou des limites à l'« asiatique ».....	54
La vision mystique de la progression russe et d'autres arguments de l'expansion.....	56
Les appuis théoriques des projets d'extension de la sphère d'influence russe.....	63
Projections des extensions maximales des limites de l'empire russe.....	74
Chapitre II. <i>Comment Kulža est devenue russe</i>	95
La situation à la veille de la conquête de Kulža et l'occupation du col Muzart comme frappe préventive.....	100
Une « partition à plusieurs voix » : arguments <i>pour</i> et <i>contre</i> la prise de Kulža.....	105
La préparation de la prise de Kulža.....	115
Les plans d'attaque de Kaufmann avec leur réalisation sans avis préalable	120
La réaction de Saint-Pétersbourg.....	124

Chapitre III. <i>La mise en place des frontières russes internes et externes en Asie centrale : théories et pratiques</i>	133
Les réformes administratives pour le Turkestan russe	133
Les frontières des protectorats russes de l'Asie centrale	140
Les négociations internationales sur les frontières de l'Asie centrale avec l'Afghanistan, la Chine et l'Iran	145
Une « naturalité » des frontières constamment réaffirmée	166
L'Eurasie de Savickij et la projection « scientifique » des frontières « idéales » russes	174
Conclusion. <i>La question des « particularités » de la conquête russe</i>	183

Seconde partie

Chapitre IV. <i>La délimitation des frontières de l'Asie centrale à l'époque soviétique</i>	189
Les Bolcheviks à l'œuvre dans la construction des États-nations	190
La langue comme outil et objet dans la politique nationale des Bolcheviks	208
La délimitation de 1924 à 1936 : une « réalité objective » ?	214
Les étapes de la réalisation de la délimitation officielle	228
Chapitre V. <i>La délimitation de l'Asie centrale entre discours officiels et préoccupations concrètes des faiseurs de frontières</i>	239
Les discours officiels : le changement « dialectique » des années 1910 aux années 1930	239
La théorie des nations, les ethnographes, les recensements et constructions d'une base « scientifique » pour une délimitation « juste »	243
Les problèmes du partage de l'espace de cohabitation entre sédentaires et nomades	267
Le retour des « frontières naturelles »	283
Le partage du « bien commun »	286
La légitimation <i>a posteriori</i> de la délimitation chez les intellectuels	292
Conclusion. <i>Le bilan de la délimitation soviétique de l'Asie centrale</i>	295
Postface. <i>Les frontières centrasiatiques d'aujourd'hui : un état incertain et des perspectives sombres</i>	301
Réappropriation du passé colonial et formation d'une Asie centrale multiple	301

Le temps des frontières : la transformation des limites administratives en frontières internationales	306
Gestion et symbolique des frontières.....	323
Conclusion générale	325
Bibliographie	329
Documents d'archives inédits.....	329
Documents publiés.....	330
Publications utilisées comme sources primaires.....	330
Études.....	344
Remerciements	365
Index des noms des personnes	367

Les frontières de l'Asie centrale des XIX^e-XXI^e siècles : entre le « naturel » et le « construit »

Ancré dans l'imaginaire collectif contemporain aussi bien que dans les langages politiques et scientifiques, le nom *Asie centrale* évoque des images contrastées, tour à tour déserts brûlés avec chameaux à l'horizon, mer d'Aral desséchée, steppes illimitées abritant nomades et troupeaux innombrables, montagnes gigantesques et hostiles – le Toit du monde – culminant à 7 945 m d'altitude (pic d'Ismail Samani), et oasis fertiles telles celles de Samarkand où survivrait l'esprit guerrier de Tamerlan ou de Boukhara, siège de la haute théologie musulmane. Espace de confrontations politiques recelant du pétrole et du gaz et qui, jadis, a été une terre de zoroastrisme, de bouddhisme et de christianisme, l'Asie centrale abrite aujourd'hui un islam souvent qualifié de fondamentaliste. C'est dire que cette zone, dont l'intégration stratégique dans le monde géopolitique s'est effectuée de manière extrêmement brusque, est à la fois un enjeu politique d'importance et un attrait majeur pour les aventuriers et explorateurs qui se lancent sur des routes ouvertes par Marco Polo ou Ella Maillart. Ces représentations sont fréquemment reliées entre elles par la célébrisissime « Route de la soie », désignation inventée par Ferdinand von Richthofen en 1877 et récemment reprise, avec une connotation politique, aussi bien à l'UNESCO que dans les États riverains intéressés.

Or, malgré le fait que les épisodes sanglants ayant récemment marqué la vallée du Ferghana aient ramené cette région sous les projecteurs, il n'est pas rare que les connaissances européennes ne dépassent pas le niveau de ces clichés ; l'histoire récente de la formation des pays centrasiatiques reste d'ailleurs encore trop fragmentaire et téléologique, du fait qu'elle est souvent prédéterminée par des situations contemporaines, souvent considérées comme inéluctables, qui projettent rétroactivement dans le passé l'unité des territoires construits au XX^e siècle.

Cependant, l'établissement et la délimitation des frontières méridionales de l'empire russe, puis soviétique, et les ajustements post-soviétiques relèvent d'une histoire – peu connue – où les rapports entre les « frontières naturelles » et les projets géopolitiques sont souvent présentés comme décisifs. Les boulever-

sements radicaux qui ont modifié à plusieurs reprises, du XIX^e au début du XXI^e siècle, la ligne des frontières centrasiatiques sont riches en exemples susceptibles de montrer clairement que l'espace en tant que tel ne peut pas imposer une limite quelconque et que la « frontière naturelle » n'engendre pas une politique, mais en résulte. Cependant, l'histoire de la création des frontières centrasiatiques pourrait dévoiler comment l'héritage du passé colonial russo-soviétique a contribué à la situation actuelle de l'Asie centrale.

En s'engageant dans l'étude de la construction des frontières en Asie centrale – comme dans n'importe quelle autre région du monde¹ – on se trouve confronté d'une part à un espace « réel », chargé d'histoire, mais sans repères particuliers ni « palpables », qui couvre toute une variété de peuples et de cultures comparables mais non identiques, de climats définis par des « paramètres moyens » aux contours très incertains, de reliefs difficilement unifiables, sans « centre », ni « périphérie » visible ; bref, un espace indéfini, innommé, illimité, imperceptible même. D'autre part, on apprend que dans cet espace géographique neutre il existe des limites au niveau de la politique et des représentations scientifiques ou iconographiques et que cet espace a été donc partagé, nommé, construit en territoire défini et limité soit par du visible et du matériel, soit par de l'invisible et de l'immatériel. Parties de l'imaginaire, ces limites deviennent de plus en plus « réelles ». Elles s'imposent avec toute une nomenclature à la communauté scientifique et au large public. Non seulement elles constituent des frontières internes dans le temps présent, mais également, dans les perspectives historiques, à l'intérieur d'unités politiques ou d'« aires culturelles » construites intellectuellement en fonction de systèmes géo-historiques à multiples centres de gravité (voir, par exemple, les systèmes méditerranéo-, turco-, irano-, tibéto-, sino- ou russo-centristes).

Plutôt que sur l'histoire « factologique » – celle d'une région qui a vu plusieurs constructions étatiques de natures et de contours divers se succéder au cours des siècles –, les réflexions engagées ici sur le binôme combinant un espace géographiquement flou à des limites géographiques nettes mettront l'accent sur l'analyse des discours des « faiseurs de frontières » qui, en projetant d'établir des démarcations dans l'espace, ont également élaboré les justificatifs de leurs actions. Au niveau plus global, il s'agit de comprendre comment le

1. Parmi les études, développées sous des angles divers, consacrées au phénomène des frontières voir : d'AnceI, 1938 ; Boggs, 1940 ; Jones, 1945 ; Gottman, 1952 ; Guichonnet et Raffestin, 1974 ; Foucher, 1987 ; Nordman, 1998 ; Debray, 2010 ; Houellebecq, 2010. Plus spécifiquement, l'histoire des frontières soviétiques a fait l'objet d'une HDR de Sabine Dullin *L'URSS à la frontière (1920-1940). La politique, l'imaginaire et le quotidien d'un État neuf*, soutenue en décembre 2010 à Paris I (non vue pour cette étude). L'état de la question et la bibliographie relatifs aux autres sujets pointus traités dans le présent livre sont présentés en cours de démonstration.

pouvoir politique conçoit et fonde ses assises géographiques, en transformant un espace neutre, sinon « sauvage », en territoire apprivoisé². En même temps, je réserve une place importante à la problématique relative aux représentations des frontières, notamment aux idées qui ont conduit à stigmatiser ces lignes comme « bonnes », « naturelles » (catégorie définie par Samuel Whittemore Boggs³) ou « artificielles ».

L'enjeu essentiel de la première partie de cet ouvrage porte sur l'analyse des discours proposés au XIX^e et au début du XX^e siècle par les hommes politiques, militaires, philosophes et scientifiques russes sur l'avancement des frontières de l'empire du tsar vers le sud, soit pour justifier ce mouvement, soit, au contraire, pour le dénoncer. Cette étude illustre ainsi la corrélation entre ces discours et les pratiques mises en place par les administrateurs coloniaux locaux qui ont toujours réussi à faire pousser les frontières russes en avant, indépendamment des ordres venus de Saint-Pétersbourg. Un accent particulier est mis sur l'analyse de la théorie des « frontières naturelles » et aux diverses applications de cette théorie sur des terrains réels dans les années 1870-1910, au cours de la conquête russe des khanats centrasiatiques de Boukhara, Khiva et Kokand, lors de l'occupation temporaire de Kulža (Ili) dans le Xinjiang, ou lors de la délimitation des frontières internationales de l'Afghanistan par des commissions russo-britanniques. Je mets en même temps en question deux arguments essentiels des penseurs impérialistes russes, comme la prétendue « centralité » de l'espace centrasiatique et le caractère « fortuit » de la progression russe vers le sud. L'analyse utilise plusieurs grilles de lecture qui permettent de comprendre les rapports entre les notions scientifiques, les ambitions géopolitiques et les préoccupations pratiques de gouvernance propres aux diverses situations coloniales qui se sont présentées en Asie centrale. Cette analyse fait également apparaître les particularités de chacun des discours

2. Pour distinguer « espace » et « territoire » on peut se référer à la formulation proposée en 1984 par Maryvonne Le Berre (cit. *in* Péguy, 2001, pp. 46-47) : « Pour assurer ses fonctions vitales, tout groupe social [...] aménage un espace X qui devient son territoire Y [...] et qui possède alors une unité de fonctionnement ». Dario Lopreno (1999-2000, pp. 8, 22-24), avec des références à Claude Raffestin (voir, notamment, Raffestin, 1980, pp. 129-147), explique, en d'autres termes, que « le territoire est généré à partir de l'espace et résulte d'une action conduite par un acteur réalisant un programme, partiel ou global. En s'appropriant concrètement ou abstraitement (par exemple, par la représentation) un espace, l'acteur le "territorialise". Le territoire est donc un espace dans lequel un ou des acteurs projettent du travail, c'est-à-dire de l'énergie et de l'information. Le territoire relève donc de relations marquées par le pouvoir : de l'État à l'individu, en passant par toutes les organisations, on trouve des acteurs qui produisent du territoire. »

3. Boggs, 1940, pp. 25-26. C'est à Ratzel, pour qui les frontières peuvent être organiques ou inorganiques, que remonte cette idée des « frontières naturelles » : Ratzel, 1987 [1897], p. 59. Pour un historique et une critique des « frontières naturelles » voir Jones, 1945, pp. 7-8 ; Boggs, 1940, pp. 22-25 ; Gottmann, 1952, p. 123 ; Foucher, 1987, pp. 133-136, 145 ; Guichonnet et Raffestin, 1974, pp. 55-58.

prononcés par les divers acteurs dans le cadre du transfert culturel entre l'Europe et l'empire russe des idées relatives aux théories des « frontières naturelles » et de la « centralité ».

La période soviétique offre un autre exemple, très volontariste, de l'établissement des frontières dans le cadre de la délimitation nationale des années 1920-1930 où des objectifs politiques se sont clairement imposés face aux réflexions géographiques. D'une part, dans cette partie l'étude vise à montrer dans quelle mesure les démarches, tant scientifiques qu'administratives, des traceurs de frontières ont été conditionnées d'abord par la classification des peuples centrasiatiques alors en vogue (et dont les traits essentiels ont été forgés au XIX^e siècle déjà), puis – et surtout – par la relecture de cette classification par les autorités soviétiques. D'autre part, elle tentera d'éclairer l'impact des conclusions scientifiques des chercheurs (linguistes, anthropologues, historiens) dans le remodelage géopolitique de la nouvelle Asie centrale soviétique et leur (non-)correspondance aux critères effectivement choisis pour mettre en œuvre les frontières. Il s'agit ici d'interroger sur la base de documents d'archives inédits cette tentative d'établir des limites « scientifiques » et de les rendre visibles jusqu'à la forme que revêt l'édifice de l'Asie centrale soviétique à laquelle nous avons affaire actuellement. En confrontant le discours officiel sur la durée et les étapes diverses de la délimitation, je tenterai de montrer ici les difficultés, voire l'impossibilité, qu'il y a d'appliquer à la région des clichés « réalistes » et de retrouver des indices nets de « conscience ethnique » que l'on aurait voulu « fiables » afin de marquer les ruptures, dans une situation où de multiples groupes de populations se sont soudés au long des migrations et des métissages et qui, dans le cadre d'un continuum dialectal et d'une diglossie turco-persane, ont attaché plus d'importance à des références identitaires supra- et infra-ethniques (tribales, régionalistes, localistes, religieuses, socio-religieuses et autres). En même temps, cette histoire de la délimitation met en évidence les mêmes principes sur lesquels se sont appuyées, avant ou après, beaucoup d'autres nations du monde⁴.

Enfin, la dernière partie portera sur les tentatives lancées par les États récemment indépendants de l'Asie centrale pour ajuster et gérer les problèmes générés par les frontières héritées de l'époque soviétique dans le contexte d'une montée du nationalisme et de l'islamisme locaux, d'une part, et dans celui de la mondialisation, d'autre part.

L'analyse s'appuiera en grande partie sur une documentation inédite et difficile d'accès provenant des archives centrasiatiques, ainsi que sur une nouvelle relecture des publications de l'époque, dispersées dans les nombreuses bibliothèques que j'ai fréquentées tant en France, en Suisse et en Italie, qu'en Russie et en Ouzbékistan.

4. Thiesse, 2001 ; Anderson, 2002.

Alors que les personnalités marquantes de l'époque tsariste sont abondamment nommées, on constate que les intervenants de la période soviétique disparaissent derrière un anonymat quasi-total : le portrait collectif des « faiseurs de frontières » varie donc en fonction de la documentation, passant progressivement d'une netteté très personnalisée vers le flou le plus complet.

Ce livre repose sur la thèse *De la Tartarie à l'Asie centrale : le cœur d'un continent dans l'histoire des idées entre la cartographie et la géopolitique* soutenue en 2007 (Paris 1 et Université de Lausanne) et dont la publication se répartit sur trois ouvrages complémentaires. Le premier porte sur l'histoire du concept de l'Asie centrale et les enjeux de centralité qu'il suppose ; le deuxième est consacré à l'histoire des représentations de l'Asie centrale dans la cartographie ; le présent ouvrage constitue le troisième et dernier volet de cette étude dont le but est d'analyser l'impact en Asie centrale de la théorie des « frontières naturelles » utilisée pour contrôler la région. Ces trois livres vont privilégier chacun une problématique différente : les approches méthodologiques pour le premier, l'analyse des technologies de représentation de l'espace pour le deuxième et celle des discours politico-scientifiques pour le dernier. Cette complémentarité est importante pour comprendre comment l'Asie centrale doit être considérée en tant qu'objet construit au même titre que n'importe quelle autre région du monde et que la nature de cette construction ne réside pas dans une « unicité » de caractère, mais s'inscrit dans un processus marqué par une succession d'épisodes et pour lequel on peut trouver des parallèles dans l'histoire des autres régions du monde.

Prélude

Les frontières en héritage

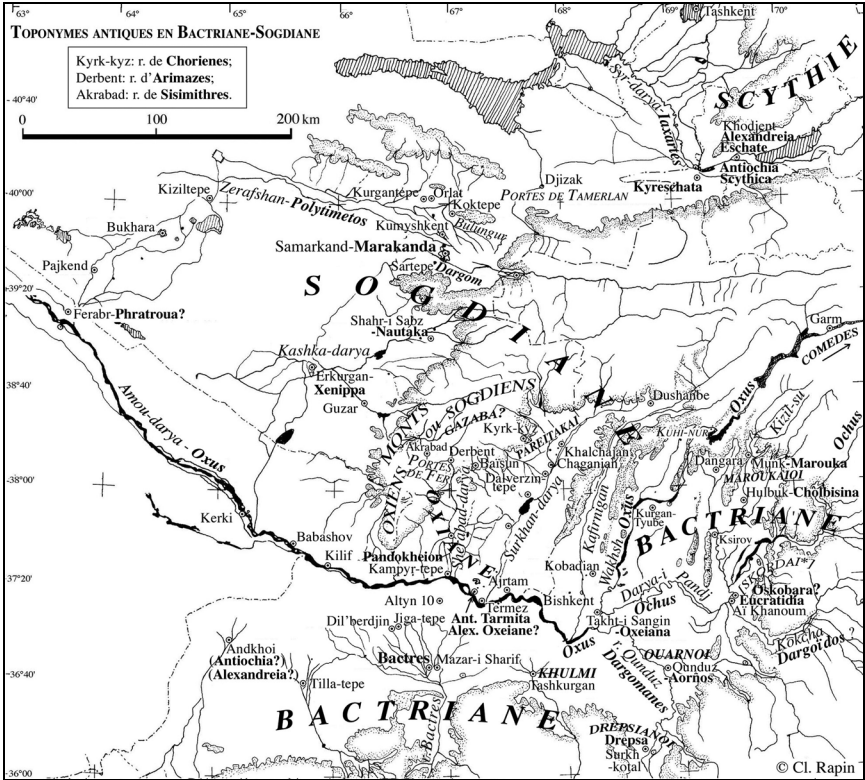
Bien que le propos de ce livre porte surtout sur l'analyse des discours des « faiseurs de frontières » des XIX^e et XX^e siècles, il ne saurait être possible de les interpréter sans mettre préalablement en lumière la genèse ou, au moins, les origines de quelques-uns des concepts-clefs frontaliers incontournables de l'Asie centrale. Au fil des siècles, ces concepts ont constitué un stock de représentations qui réunit des frontières de natures diverses, dont certaines ont jadis connu une existence réelle sur le terrain, avant de s'historiciser avec le temps, tandis que d'autres n'ont jamais perdu leur caractère originalement mythique. Leur image – cartographique, verbale, symbolique – a été régulièrement utilisée pour justifier les discours de légitimation prononcés par les divers cercles intellectuels et camps politiques des époques étudiées, tout en pouvant facilement changer de contenu au gré des demandes.

L'information sur l'Asie centrale dans les sources assyriennes, babyloniennes ou bibliques est quasiment inexistante, à l'exception de quelques vagues mentions postérieures, comme l'évocation, en grande partie inventée par les Grecs, de la conquête de la Bactriane préachéménide par le roi assyrien Ninus et sa légendaire épouse Sémiramis.

Les textes avestiques, rédigés très tard, au I^{er} millénaire de notre ère, mais se référant à un état des sources orales remontant au début du I^{er} millénaire avant notre ère, fournissent la première liste des pays de l'Asie centrale liés aux origines de l'énigmatique figure de Zoroastre.

Les premiers renseignements relativement sûrs et accompagnés de l'image des habitants de l'Asie centrale proviennent des Achéménides. Ce sont eux, en effet, qui établissent les premières frontières administratives documentées dans l'espace centrasiatique au sein des vingt-trois provinces ou peuples de l'empire dont les noms avaient été déchiffrés pour la première fois en 1835-1847 dans l'inscription de Darius I^{er} à Behistoun par Henry Creswicke Rawlinson.

Bien que les noms achéménides de ces provinces comme celles de Parthie, Margiane, Drangiane, Arie, Chorasmie, Bactriane, Sogdiane, Scythie, Sattagydie, Arachosie, aient été préservés dans l'épigraphie achéménide, c'est toutefois surtout aux descriptions des historiens, philosophes et géographes de l'Antiquité, que l'on doit la plupart des renseignements « classiques » relatifs



l'Asie centrale hellénistique. Dessin de C. Rapin, 2011.

à l'organisation spatiale des anciennes civilisations de l'Asie centrale. En ce qui concerne cette région, en effet, l'influence des Anciens continue à s'exercer sur les géographes européens jusqu'au XVIII^e siècle, notamment à travers l'organisation, très schématique, de l'espace cartographique dans lequel l'Asie centrale occupe *grosso modo* le quart nord-est du « monde habitable » des Anciens, comprenant une subdivision en provinces, dont les appellations et l'inventaire remontent aux empires achéménide et d'Alexandre, ainsi que l'aire des nomades « Scythes » mise en place par Claude Ptolémée.

En même temps, conformément aux idées de l'époque, marquées par un ethnocentrisme total et puisées dans les pratiques d'une société rurale, il a été pratiquement impossible pour les Anciens de tracer les limites extérieures et intérieures de cet espace centrasiatique extrêmement éloigné de l'œcoumène grecque et déjà, à leurs yeux, non mesurable.

Par conséquent, cet espace ne semble avoir jamais été compris de manière cohérente chez les divers auteurs anciens¹, malgré quelques conventions communes, plus ou moins stables mais bien inscrites dans l'esprit de l'érudition européenne moderne, comme celles qui ont subordonné les contours antiques à des divisions de l'espace en zones et climats, d'une part, et, d'autre part, selon les vents.

Sans cesse résumées aux mêmes éléments de base, souvent présentés comme des limites spatiales indiscutables (l'Oxus et l'Iaxarte, le Caucase-Paropamise et l'Imaüs-Emodus, l'Indus et le Gange), ces figures représentatives forgées par les Anciens ont fini par faire définitivement autorité.

Cet espace a pourtant déjà connu des frontières intérieures dont les traces ne se trouvent pas uniquement dans la structure de l'empire achéménide donnée par les inscriptions de Darius ou par les sources gréco-romaines depuis les historiens d'Alexandre à la *Géographie* de Ptolémée, mais également dans la réalité physique de l'Asie centrale, sous la forme rudimentaire des vestiges de forteresses ou de murailles inscrits dans le paysage². Ces frontières intérieures de l'Asie centrale, qui sont généralement restées hors du cercle des connaissances des Anciens, ne sont pas seulement définies autour des bassins culturels traditionnels (les oasis fertiles), mais ont également découlé de frontières matérielles implantées par l'homme dans le contexte des conquêtes militaires. La ligne de fortifications presque continue qui s'égrène du Pacifique à l'Atlantique, de la muraille de Chine dont la construction a débuté à l'est avec les Han aux III^e-II^e siècle av. J.-C. jusqu'au limes romain et la muraille d'Hadrien bâtis après notre ère à l'ouest a constitué un des phénomènes marquants de l'histoire du continent eurasiatique. Cette véritable ceinture à caractère intercontinental symbolise en effet le témoignage le plus tangible de la frontière entre monde nomade ou semi-nomade et sédentaire.

Ces constructions – comme celle, devenue le mythe incontournable de l'Asie centrale, de la muraille de Chine – symbolisent non seulement un partage de l'espace, mais également deux mouvements opposés : tout en étant, bien entendu, de caractère défensif, ce dispositif reflète paradoxalement aussi une technique militaire à fonction offensive, car elle permet en même temps à un État formellement organisé de pénétrer progressivement dans un espace administrativement parlant plus amorphe³. L'apparition de la muraille de Chine est

1. L'analyse de l'ensemble des sources antiques évoquant la structure spatiale de l'Asie centrale reste d'une grande complexité : P'jankov, 1997 ; Rapin, 2005.

2. Voir, entre autres exemples, la description des dispositifs militaires du Pamir du III^e siècle av. J.-C. aux VI^e-VII^e siècles apr. J.-C. : Babaev, 1973, p. 93.

3. Pour l'histoire de la construction de la muraille de Chine et sa signification voir di Cosmo, 2004, pp. 138-149, 155-158. La multiple fonctionnalité de cette muraille a déjà été remarquée en 1917 par Franz Kafka qui dans son essai *Beim Bau der Chinesischen Mauer*

en outre responsable d'un changement géostratégique majeur, qui détourne, du sud en direction de l'ouest, les migrations des nomades de Mongolie, déplaçant par contrecoup des populations qui touchent massivement l'Asie centrale à partir du III^e siècle av. J.-C. C'est à ce contexte que l'on doit ultérieurement la construction de murailles comme celles des Portes de Fer près de Derbent en Ouzbékistan, ou plus tard les lignes fortifiées en bordure d'oasis comme le Kampyr-Divall de la plaine du Zerafshan, la muraille dite d'Antiochos au Turkménistan⁴, ou des murailles comme celle dont l'on connaît les ruines sous le nom de Kyzyl-Alan qui devait initialement protéger la vallée de la ville d'Urgench et dont les auteurs musulmans se sont fait l'écho comme d'une muraille gigantesque, enfermant tout le pays près de la Caspienne⁵. Ces frontières, édifiées surtout avant la conquête arabe et relativement peu présentes dans les sources écrites, se sont progressivement effacées au fur et à mesure de la ruine de leurs maçonneries. Leur rôle apparaît pour cette raison insignifiant à partir du Moyen Âge, comme le prouve la facilité avec laquelle les Mongols ont pu parcourir l'ensemble du territoire asiatique jusqu'aux portes de l'Europe. Cette absence de frontières militairement fortifiées se reflétera dans la cartographie et l'histoire de la moitié septentrionale de l'Asie.

En même temps, si les frontières visibles font défaut à l'époque médiévale, la région est dans son ensemble perçue par les auteurs arabo-persans comme une zone frontalière du monde de l'islam, *Dār al-Islām*⁶, même si, selon l'historien arabisant français André Miquel, les Arabes ignorent le terme même de *frontière externe* pour parler plutôt des *extrémités*, de même que le terme de *frontière interne* dont on saisit un faible reflet dans le prélèvement de l'impôt indirect⁷. Chez les Arabo-Persans, cette zone frontalière aux contours extrêmement flous est représentée, pour une partie de sa surface, par l'empire des Samanides qui reconnaissaient de loin le pouvoir central arabe des 'Abbasides et, pour le reste de sa surface, la plus grande, par le monde turcique, dont celui des redoutables nomades errants, islamisés ou non, qui à partir de l'espace autour de la mer d'Aral régnaient jusqu'à la Chine et la Russie. Cet espace turcique faisait déjà partie du « territoire de l'Infidélité », *Dār al-kufr*, ou

[Lors de la construction de la muraille de Chine] note que « la muraille n'est pas un mur construit pour protéger la Chine des envahisseurs, mais un outil de domination et de contrôle social des masses paysannes » : Schnapp, 2009, p. 20.

4. Bader, Callieri, and Khodzhanizayov, 1998.

5. Umnjakov, 1939, p. 1142. Sur les fortifications militaires du Khorezm voir Khozhaniyazov, 2006.

6. *Dār al-Islām*, la « terre », le « territoire » ou la « demeure » de l'islam, a souvent pour synonyme, *mamlaka*, l'« empire » de l'islam.

7. Miquel, 1967-1988, t. I, 1967, p. 115 ; t. II, 1975, pp. 248-255 ; t. III, 1980, p. 221 ; t. IV, 1988, p. 64 ; *idem*, 2001, pp. 18-21, 24.

« territoire de la guerre », *Dār al-harb*, qui, à part les Turks, a été personnifié également par les Khazars, les Russes et les Bulgares, plus éloignés. La perception des limites centrasiatiques est d'autant plus floue que les Turks-nomades bougent de manière permanente et que les constatations sur leur présence changent au gré des descriptions.

Dans cette zone « frontalière » formant un continuum entre deux extrêmes, à l'intérieur et à l'extérieur du monde de l'islam, l'Asie centrale perd de manière progressive certaines de ses caractéristiques au profit d'autres qualités, engendrant diverses limites internes dans l'espace, généralement floues et mobiles.

La plus nette de ces limites est le bassin du Syr Darya qui est vu comme un pays-césure entre le monde des nomades en général et celui des oasis. L'Amu Darya, auquel la puissance du courant confère sur le plan visuel l'allure d'un fleuve-frontière par excellence, présente un statut moins définissable.

L'ambiguïté de cette frontière se perçoit surtout à l'égard du Khorezm, pays chargé d'histoire dans le cadre du monde iranien ancien, avant l'intégration des nouvelles coutumes dans le contexte des pressions que les Turks exercèrent sur la région entre le ^ve et le ^xi^e siècles. Lieu de dialogue entre la steppe et les oasis irriguées, le Khorezm peut être invoqué comme le véritable symbole de l'Asie centrale de l'époque ; il est le centre du centre où tout est son contraire, un carrefour où tout converge et tout diverge, un lieu de dialogue des cultures et une plaque tournante des relations commerciales ou guerrières par excellence à la limite (en dehors et au dedans) du *mamlaka*, entre le monde iranien qui est le monde de l'islam, et le monde turcique, relevant majoritairement des steppes, ou du Touran, et que l'Islam n'a souvent pas touché. Cette situation polyvalente se reflète dans l'encyclopédie d'al-Kalkašandi qui nomme, après les pays des Mamelouks, les terres de Gengis-khan réparties entre Iran et Touran⁸.

Cette dernière idée sera reprise par Barthélemy d'Herbelot de Molinville qui, dans sa *Bibliothèque orientale* (1697) comme dans beaucoup de cartes de l'époque, présente l'Oxus comme la frontière « naturelle » entre l'Iran (*Royaume de Perse* ou *Pays des Persans*) et le *Touran* ou *Turkestan* (*Pays des Turcs*)⁹.

Parmi les autres empreintes qui marqueront durablement les pensées européennes, figure la manière utilisée par les Chinois pour démarquer, avec la grande muraille, le fleuve Jaune et le Gobi, le monde des « Barbares » qui n'ont su que faire « desturber la Chine »¹⁰ du monde « civilisé » de la Chine des

8. Kračkovskij, 2004 [1957], p. 414.

9. Herbelot, 1776, s.v. « Afrasiab », pp. 60-61 ; s.v. « Amou », p. 103 ; s.v. « Gihon », p. 372 ; s.v. « Giorgian, Giorgianian », p. 373.

10. Du Halde (Djugal'd), 1774, t. 1, p. 65 ; Du Halde, 1736, p. 21.

Han, des Ming ou des Qing¹¹. Repris par les jésuites, ce système de démarcation s'enracine rapidement en Europe : tout ce qui dépasse ces trois limites est présenté dans la cartographie occidentale, notamment dans l'Atlas *Novus atlas Sinensis* (1655) de Martino Martini, comme terre inconnue, à l'exception de quelques rares toponymes issus des sources chinoises¹². La grande muraille se voit, en revanche, accorder une importance notable, qui se traduit par un détail extrême dans le traitement de l'image, comme on le voit par exemple dans la carte d'Ortelius de 1598, où cette ligne est explicitement légendée en tant que véritable séparateur : « *Murus quadringerarum leucarum inter montium crepidines a rege Chinæ contra Tartarorum ab hac parte eruptiones extractus* » [Un mur de quatre cents lieues a été construit entre les bords des montagnes par le roi de Chine contre les invasions des Tartares de ce côté].

Une autre frontière imaginaire qui influencera fortement les discours des scientifiques et des hommes politiques à l'égard de l'Asie centrale est celle qui sépare l'Europe de l'Asie.

Initialement, dans les ouvrages cosmographiques occidentaux partageant le monde en trois ou quatre continents¹³, la frontière entre l'Europe et l'Asie est scolastiquement tracée sur le Tanaïs (Don)¹⁴, selon une tradition qui remonte à

11. Nicola di Cosmo note qu'à l'époque de la Chine ancienne du deuxième millénaire av. J.-C. au III^e siècle apr. J.-C. il est possible dans cette zone de déceler plusieurs « frontières » partiellement superposables : une frontière « archéologique », assez floue ; une frontière « culturelle » entre la communauté « civilisée » des Zhou et des « barbares » non Zhou comme les peuples Hua Xia, Rong, Di et Yi dont la grande muraille devient un symbole ; la frontière « diplomatique » qui commence à être définie à travers des traités en termes territoriaux et politiques entre les « superpuissances » des Xiongnu qui ont unifié les tribus nomades et les Han qui ont unifié la Chine ; la frontière « mentale » de l'historien Sima Qian : di Cosmo, 2004, pp. 314-316. L'historien de la cartographie Philippe Forêt pense qu'il est également possible de désigner une frontière « écologique » et voir un point de vue centrasiatique dans le cas de Sima Qian, car le nom de cet historien écrivant en chinois est d'origine centrasiatique (communication orale).

12. Lach and Van Kley, 1993d, pp. 1767-1768 ; Millward, 1999, pp. 66-67.

13. Ce partage avec l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique existe dans la cartographie européenne dès le début du XVI^e siècle (notamment chez Waldseemüller, Mercator, Ortelius, Finé). Pourtant, des visions divergentes règnent parmi les humanistes : selon l'historien François de Dainville « depuis 1492 on ajoute aux trois continents des Anciens, Europe, Asie, Afrique, le *Nouveau Monde*, encore que d'aucuns prétendent que ce dernier est l'ancienne Atlantide oubliée. Mais d'autres font de l'Ancien Monde un seul continent en face duquel ils en placent deux nouveaux : le Nouveau Monde et la Terre australe ou Magellanique dont on n'a encore exploré que quelques rivages » : Dainville, 1940, pp. 26, 181-182.

14. Voir la carte d'Ortelius (publiée à Anvers en 1595), représentant l'aire parcourue par l'expédition d'Alexandre le Grand, où le partage entre la Scythie d'Europe et la Scythie d'Asie est bien visible sur le Don : Nebenzahl, 2004, pl. 1.1 ; également une des cartes de l'Atlas de J. Blaeu datée de 1662 où à côté du Don figure un cartouche portant la phrase « *Tanaïs, nunc Don flumen, terminus inter Europam et Asiam* » [Tanaïs, maintenant le fleuve Don, frontière

l'Antiquité. Selon cette vision européenne, acceptée par les cartographes russes, plutôt compilateurs jusqu'au XVIII^e siècle¹⁵, l'État russe devient presque entièrement asiatique, même si la Moscovie à l'ouest du Don se trouve bel et bien en Europe. Cette vision cartographique va de pair en Occident avec une perception populaire qui voit dans la Russie un pays sans aucune équivoque non européen, reflétant une l'image extrêmement négative¹⁶.

La révision de ce partage débute au XVIII^e siècle, époque où les Lumières se mettent à préciser le concept de l'Europe même en ne réfléchissant à l'organisation spatiale qu'à travers le couple « démocratie civilisée de type européen » et « despotisme asiatique ». Cependant, entre ces deux pôles se dessine non une ligne frontière, mais un *no man's land* doté d'une identité culturelle particulière, ni européenne, ni orientale. Constituée par l'Archipel, les principautés Phanariotes et une partie de la Russie, l'extension de cette zone varie tout au long du XVIII^e siècle¹⁷. Sur le plan cartographique, la situation ambiguë de la Russie se reflète, entre autres exemples, en 1757 dans l'*Atlas Universel* de Gilles Robert et son fils Didier Robert de Vaugondy, « géographe ordinaire » du roi de Pologne Stanislas Leszczyński, dont l'introduction place la description géographique du pays à côté de celle de la Suède et de la Norvège, alors que le texte de base présente la Russie dans le chapitre sur l'Asie et que dans la liste générale des cartes la Russie occidentale et la Russie orientale sont réunies sous le titre de Russie d'Asie dans la partie consacrée à l'Asie¹⁸.

En plaçant la Russie au centre de cet enjeu autour de la dichotomie « Civilisation – Barbarie », la frontière au-delà de laquelle demeurent les « Asiates » non policés se déplace librement dans l'espace¹⁹ : elle est associée tantôt au Danube (Claude Charles de Peyssonnel²⁰), tantôt au Don-Tanaïs²¹,

entre l'Europe et l'Asie]. Dans le *Dictionnaire* de Moreri (1704), bon élève des Anciens, la frontière de l'Europe est définie comme celle qui passe par l'Hellespont [les Dardanelles], le Bosphore, le Pont-Euxin [mer Noire], le détroit de Caffa, le Palus Méotide [mer d'Azov] et le Tanaïs [Don] : Jager, 1993, p. 12.

15. Sobolevskij, 1903, pp. IV, 40, 58, 60-61, 76 ; Bagrow, 1954, p. 169 ; Kamanin, 1976, pp. 16-17.

16. Pelus, 1982 ; Wolff, 1994, pp. 10-11 ; Malia, 2003 [1999], pp. 479-480, n. 6 ; Poe, 2000, pp. 16, 19, 21, 22, 29, 36, 138-144 ; *idem*, 2003, pp. 40-41, 43, 46-47 ; Schimmelpenninck van der Oye, 2002, pp. 249-251 ; Mund, 2003.

17. Jager, 1993, pp. 20-21.

18. Robert et Robert de Vaugondy, 1757, pp. 16-17, 22, 30.

19. Comme exemple de la flexibilité extrême des frontières entre l'Occident et l'Orient, voir aussi Wolff, 1994 et 2001, qui présente la vision « orientalisante » de l'Europe de l'Est en Europe tout court et, plus spécialement, de la Dalmatie à Venise. Voir également Cecere, 2003.

20. Peyssonnel, 1765, p. 2.

21. Pour un bref mais bon résumé sur les confusions relatives à cette frontière sur le Tanaïs voir Bassin, 1991, pp. 2-4.

tantôt à la Volga, à côté d'Astrakhan (Montesquieu, Voltaire²², J. Trescott et J. Schmidt²³). La véritable nouveauté de l'époque provient de l'observation de l'abbé Nicolas Lenglet du Fresnoy qui, en 1715-1718, souligne déjà l'importance de l'Oural qui, séparant la Russie de la Sibérie, doit « logiquement » séparer l'Asie de l'Europe²⁴.

Cette idée trouve un écho en Russie, sans que l'on sache s'il y a eu un transfert intellectuel direct. Vasilij Tatiščev, historien, géographe et philosophe russe, propose vers 1730 de tracer la frontière entre l'Asie et l'Europe « conformément à Ptolémée » (*sic* !) sur la Caspienne, le fleuve Yayk et le Mont Oural où se croisent peuples slaves, sarmates et tatars. Par conséquent, d'après lui, toute la Sarmatie comportant l'espace entre le Don, le Caucase et la Caspienne autrefois habitée par les Scythes d'Europe ou Sarmates reste en Europe, alors que l'espace « au-delà de l'Imaüs », peuplé jusqu'à la Chine par les Tatars ou *Tatara* (les Tartares des langues occidentales) c'est-à-dire les Scythes d'Asie, sera attribué à la Sibérie²⁵.

Au même moment, dans une *Description historique de l'empire Russe*, Philipp Johann Tabbert von Strahlenberg, officier suédois et érudit retenu pendant treize ans comme prisonnier en Sibérie occidentale après la défaite de Poltava lors de la guerre du Nord, aborde la question des limites entre l'Europe et l'Asie. Pour lui les limites les plus pertinentes entre les continents devraient être avant tout « naturelles » : « la nature semble elle-même les avoir établies par les chaînes des montagnes » que les Anciens ont nommé Monts Rypthées [Hérodote ne connaît pas l'Oural, mais parle des Rypthées dont le dessin est une invention totale jusqu'à la Renaissance] et que les Russes appellent *Kamennyj i Velikij Pojas* ou *Pojas zemnoj* [Grande ceinture de pierre ou Ceinture de terre] et les Tatars *Urall-Tau*²⁶. Le tracé proposé par Strahlenberg de cette « frontière naturelle » ne coïncide pas avec celui de Tatiščev, mais correspond plutôt dans la partie méridionale à la représentation de la Scythie d'Europe et d'Asie, par sa déviation au sud vers le Don, la mer d'Azov et la mer Noire.

22. Selon Voltaire, « quand on a passé les Palus-Méotides, on ne sait plus où l'Europe finit et où l'Asie commence ; tout ce qui est au-delà du mont Taurus était désigné par le mot vague de Scythie, et le fut ensuite par celui de Tartarie ou Tatarie » : Voltaire, 1957, p. 368.

23. Dans la carte générale de l'empire russe de 1776 par Johann Trescott et Jacques Schmidt intitulée *Tabula geographica generalis Imperii Russici ad normam novissimarum observationum astronomicarum concinnata a Ioh. Trescotio et Iac. Schmidio apud Fratres Lotter Aug. Vind.* (vérifiée par K. Frolov, E. Hudjakov, N. Zubkov ; Saint-Petersbourg), la liste des provinces composant la Russie d'Asie comporte Kazan', Astrakhan', Orenburg, la Sibérie et Irkoutsk, ce qui laisse à penser que la frontière passe sur la Volga.

24. Lenglet du Fresnoy, 1768, v. III, p. 7.

25. Tatiščev, 1950 [rééd.], pp. 112, 114-115, 181, 215.

26. Strahlenberg, 1757 [1730], v. I, pp. 287-288, 300-302, 306-307, 319-320.

D'autre part, la question de la frontière entre l'Europe et l'Asie est profondément liée à celle de la subdivision interne de la Russie. Cette dernière, mal connue en Europe, a été, selon Strahlenberg, divisée par les géographes de manière arbitraire et inconséquente, conformément à des méthodes tantôt anciennes, tantôt modernes. Cependant, toujours selon Strahlenberg, il est possible de partager la Russie en fonction de son histoire « en Russie proprement dite et en Pays Conquis ». La première comprend « la Grande Russie [principautés de Novgorod, Vladimir ou Moscou, Twer', Resan', Jaroslavl, Rostov, Beloe Ozero, Pskov et Nižnij Novgorod], la Petite Russie [Kiev, Chernigov, « pays des Cosaques » ou Ukraine] et la Russie Blanche [principautés de « Smolensko, Mtziflaw et de Polosko »], sans compter la Russie Rouge²⁷ et la Russie Noire, qui depuis 400 ans appartiennent aux Polonais ». Les pays conquis sont « la Permie, la Samoiedie [...], le Royaume de Casan, le Royaume d'Astracan, la Sibérie et les Provinces qui après la guerre de Suède ont été annexées à la Russie par la paix de Neustadt en 1721, à savoir une partie de la Finlande, la Livonie et l'Ingrie ». Dans les royaumes de Kasan et d'Astrakhan « demeurent encore ceux qui en étaient autrefois les maîtres, à savoir les Tatars Nagai, Baskirs, et Ufinski », ainsi que les « Calmoucs Torgouts [Kalmouks Torgouts] »²⁸.

Comme dans les deux démonstrations les limites se superposent (la frontière entre l'Europe et l'Asie correspondant à celle de la Russie « tout court »), on pourrait conclure que la « Russie proprement dite » est en Europe, alors que le « Pays Conquis » est asiatique par nature (à l'exception des pays baltes) ; bien que ces considérations ne sortent pas de la catégorie des symboles, ce constat se montrera très utile par la suite dans le domaine de la politique et de la géographie appliquée.

Malgré ces efforts, le problème n'est pas résolu. En 1757 les Robert discutent encore dans leur *Atlas Universel* des avantages à placer la frontière sur l'Oural²⁹. Quelques années plus tard, en 1761, Jean-Baptiste Chappe d'Auteroche reprend l'idée selon laquelle il faut superposer les critères de la civilisation avec les critères purement géographiques par rapport à la Russie où « les limites de l'Asie et de l'Europe [...] sont encore incertaines dans quelques endroits ; on peut cependant les tracer naturellement par les fleuves et les rivières qui bordent les chaînes de montagnes », en tenant bien sûr compte de l'histoire de la Russie³⁰. Cette ambiguïté subsiste en Europe jusqu'au début du XIX^e siècle, quand ce partage de l'espace finit par être accepté de tous en

27. La Russie rouge est déjà mentionnée dans la carte de Fra Mauro de 1457-1459.

28. Strahlenberg, 1757 [1730], v. 1, pp. 5, 8-9, 11-12. Pour une description plus détaillée de ces gouvernorats voir *ibid.*, pp. 280-282.

29. Carte 94 de Robert de Vaugondy, 1757.

30. Chappe d'Auteroche, t. II, p. 378 (cit. in Jager, 1993, p. 18).

dépit de son caractère hautement artificiel³¹. L'objet construit n'ayant plus à être mis en discussion, c'est lui qui commence à dicter les règles du jeu : au XIX^e siècle, par exemple, le géographe russe Jakov Hanykov constate que « le partage [...] des continents s'appuie sur la différenciation du caractère des pays qui les forment ». Il ajoute toutefois que « d'une manière générale, cette différence de caractère [*raznoharakternost'*] n'est pas palpable sur les lignes de partage mêmes. Un voyageur qui traverse la chaîne de l'Oural près d'Ekaterinbourg ou le long du fleuve Yayk près d'Orsk n'est frappé par aucune différence entre l'un ou l'autre pan des montagnes, des rives droite ou gauche du fleuve ». Malgré cette évidence, « il serait tout simplement étonnant, selon Hanykov, de prétendre en s'appuyant sur cet exemple que le partage entre l'Europe et l'Asie est impossible et inutile en soi »³². En outre, cette acceptation de la frontière sur l'Oural et son dessin comme frontière naturelle par excellence marquent le début de la cristallisation d'un concept qui va avoir une longévité étonnante, en devenant à un moment donné un principe clef de l'organisation de l'espace et un principe typologique des limites (frontière « naturelle » – frontière « artificielle »).

Malgré les origines et les natures diverses de ces frontières devenues mythiques, leur mention nous accompagnera tout au long de ce livre dans des combinaisons variables et des contextes scientifiques et géo-politiques où, très souvent, l'épithète « naturel » utilisé par rapport aux frontières sous-entendra le terme « historique ».

31. Selon les géographes actuels cette ligne de partage ne peut être acceptée en tant que limite « absolue », car les « marqueurs naturels » ne sont pas alignés sur la crête : « le partage des eaux entre le bassin de la Volga par la Tchoussova et celui de l'Ob par l'Essel est dans un marécage à 350 km d'Ekaterinbourg qui est en Asie. Au sud, le fleuve Oural naît de l'autre côté de l'Oural, donc de la crête, avant de rejoindre la Caspienne » : Brunet et Rey, 1996, p. 259. En revanche, dans la Russie actuelle cette frontière est en train de prendre une valeur commerciale depuis le lancement par l'administration locale du projet de construction d'un gigantesque complexe commercial et touristique « à cheval de l'Europe et de l'Asie », afin d'augmenter l'attractivité de la région.

32. Val'skaja, 1971, p. 221.

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions
sur notre site

www.cnrseditions.fr